

En voyant les angoisses de ce malheureux employé, je ne m'expliquai pas comment il pouvait y tenir et ne pas envoyer promener tous ces questionneurs. Interpellé à la fois en français, en arabe, en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, et ne sachant de langue étrangère que le provençal, le pauvre homme, après y avoir mis une patience de saint, poussé à bout, se prenait la tête dans les mains et exhalait sa douleur par un *tron-de-Diou* formidable qui, pour un instant, ramenait le silence. Hélas ! il durait peu, bientôt les clameurs de nouveaux arrivants recommençaient ses tortures. Je n'y pus résister, je souffrais presque autant que lui ; je me réfugiai dans un autre bureau. Enfin, mon tour vint, on me remit mes papiers signés et paraphés, et je n'eus plus qu'à songer au départ.

Quoique les passagers fussent nombreux à bord du paquebot, il y avait peu de monde aux premières, j'eus donc une cabine pour moi seul, ce qui n'est pas un petit avantage. J'étais sur le pont quand arriva à bord un officier-général qui recommanda au capitaine un garçon de treize à quatorze ans, qu'il annonça comme son parent. Ayant demandé les noms des personnes qui étaient aux premières, on lui en fit voir la liste ; il tomba d'abord sur le mien. Alors il me présenta son jeune parent, qu'il me dit être fils du lieutenant-général d'Armandy, membre du comité d'artillerie, et il ajouta qu'il me le confiait jusqu'à Marseille, où probablement son père l'attendait. Je lui répondis que je m'en chargeais, et que si nous ne trouvions pas le général, je conduirais mon nouveau pupille jusqu'à Paris, où j'allais. Nous causâmes ensuite quelques instants, puis il invita le jeune homme à continuer de bien travailler ; il lui promit de lui envoyer un cheval arabe s'il recevait de bons témoignages de sa conduite, et quitta le bord.

Quand il fut parti, je demandai son nom au jeune d'Armandy : il me répondit que c'était le général Yousof. Cet officier est de taille moyenne ; il doit avoir de quarante-cinq à cinquante ans, mais il paraît plus jeune ; il a de beaux yeux noirs, des traits réguliers, la barbe et les cheveux noirs un peu grisonnants, un air décidé mais sans jactance et qui plait ; la taille bien prise et leste. Il parle français sans beaucoup d'accent ; il sait l'arabe, le turc, l'espagnol. Il a épousé la nièce du général.

Le jeune d'Armandy est grand, élancé, il a une figure distinguée et l'air intelligent ; malheureusement, il boite par suite d'une affection au genou.

De la mer, la vue d'Alger est fort belle, la ville se développe tout entière. Ses habitations blanches, ses terrasses superposées et placées en éventail, ses environs semés de fermes, de maisons de plaisance ou d'édifices publics, ses forts, ses fortifications, son port, ses vaisseaux, et l'Atlas qui domine le tout, présentent, sous ce soleil oriental, un brillant tableau.

La dernière chose qui me frappe en quittant l'Afrique est une femme maure, se promenant avec deux petits enfants sur une tour ronde qui, à l'extrémité du môle, couronne la batterie. Son costume pittoresque, sa solitude sur cette tour où l'on ne peut aborder que par mer, tranchent bien avec l'activité et le mouvement du port et de la ville.

Nous avons à peine fait deux lieues que la différence de température devient sensible ; le vent du nord qui souffle est presque frais. La mer n'est pas mauvaise et tout annonce une bonne traversée, chose à désirer, car le pont est encombré de passagers de troisième classe, militaires et autres. Il y a aussi bon nombre de femmes qui, déjà, sont malades. Quelques hommes même

commencent à s'étendre sur les bancs, ce qui n'est pas commode pour les autres, car on ne sait où s'asseoir. Notre vapeur est un beau bâtiment, mais il roule beaucoup et me semble être de l'espèce du *Pelayo* : gare aux estomacs délicats.

J'avais rencontré sur le *Pelayo* un homme qui écrivait toujours; je trouve ici son pendant dans un passager pâle et barbu, d'environ trente ans. A peine à bord, il s'est assis, un cahier dans une main et un crayon dans l'autre, avec un canif ouvert placé sur le banc à côté de lui, ce qui prouverait qu'il n'a pas peu de chose à dire. En effet, les lignes et les pages jaillissent de ses doigts; il va avec une rapidité électrique. Par instant, il s'arrête pour réfléchir, mais ces poses sont courtes; bientôt il reprend sa course et sa main marche plus vite que jamais. Cet homme m'intrigue. Est-ce un poète? un historien? un avocat qui rédige un mémoire, ou un négociant en faillite qui fait le résumé de son actif? Non, je ne vois pas de chiffres. Alors pourquoi tant de phrases? les phrases ne touchent guère les créanciers. Voilà qu'il se frotte le front; il cherche à se rappeler quelque chose ou bien il court après une période. Il l'a trouvée; il taille son crayon d'un air satisfait, et sa main recommence à courir.

J'ai presque envie de faire comme lui. Je tire mon agenda, mais je me ressens encore du siroco, bien qu'ici il n'en soit plus question : il s'appelle *mistral*.

Le temps me paraît plus long que lorsque j'étais sur le *San-Antonio*; cependant je n'y pouvais pas remuer, et ici j'ai la faculté de circuler, non sans faire quelques zigzags : le navire a le trot dur, il ressemble à mon chameau.

Je fais connaissance avec un colon de Blidah, M. de Lescanne. C'est un homme de trente-six ans, petit, maigre,

basané comme un Arabe, et dont la figure annonce une grande énergie. Il est du Bourbonnais. Son domaine, situé près de Blidah, est de cinq cents hectares, qu'il exploite avec des domestiques, la plupart arabes. C'est par vocation que M. de Lescanne s'est fait colon et cultivateur, car il est garçon et appartient à une famille aisée, et il a reçu une fort bonne éducation. Il parle avec facilité et raisonne juste.

Il me disait que si beaucoup de colons ne réussissaient pas et se plaignaient du peu d'aide qu'ils recevaient de leurs serviteurs, c'est qu'ils ne savaient pas appliquer chacun à ce qu'il était propre à faire. Chaque nation a ses instincts, ses goûts, ses habitudes, il faut donc savoir s'y plier, ne pas forcer sa nature, mais au contraire apprendre à en tirer parti, ce qui est toujours possible. Par exemple, le domestique français aime ce qui exige du mouvement, de la résolution et de l'intelligence; si vous l'attachez à un travail sédentaire et abrutissant, il le fera avec répugnance, conséquemment fort mal. Mais faites-le voiturier; envoyez-le au marché vendre, acheter, et employez-le comme chargeur, aide-charpentier, enfin confiez-lui ce qui demande de l'adresse et présente quelque danger, il sera flatté, s'en tirera bien et restera avec vous.

Les Allemands sont d'excellents faucheurs, et cette besogne leur plait. Les Espagnols piochent volontiers la terre, ils deviennent bons terrassiers. L'Arabe se plait à conduire une charrue; comme la sienne ne fait que gratter la terre, il a le temps de songer et de ruminer tandis qu'elle marche. On leur fait recommencer un labourage jusqu'à dix fois, sans qu'ils paraissent le moins du monde s'en ennuyer.

L'Arabe respecte le propriétaire; celui qui l'emploie a sur lui non seulement l'autorité de fait, mais une sorte

d'autorité morale qui rentre dans sa croyance religieuse. M. de Lescanne me disait que, pendant longtemps, il n'avait pu décider ses métayers indigènes à planter du tabac dans la plaine, et cela parce qu'un marabout leur avait dit que ceux qui en planteraient mourraient dans l'année. Après avoir combattu cette sottise par le raisonnement, il leur avait offert une prime ou une partie de la production, sans pouvoir les décider : ils lui disaient : « A quoi bon, si nous mourons ? » A cela il répondait qu'ils n'en mourraient pas, puisque lui, qui en plantait depuis bien des années, était vivant. « Eh bien ! lui dirent-ils, nous en planterons si tu veux prendre la responsabilité de la chose et dire que le mal en retombe sur toi. — Je le veux bien, reprit M. de Lescanne. » Dès ce moment, ils cultivèrent du tabac dans la plaine. Ils y gagnèrent de l'argent ; et, tout-à-fait rassurés, ils conviennent aujourd'hui que le tabac en plaine est bon.

C'est aussi par ce colon que j'eus l'explication de ces allées et venues que j'avais remarquées dans quelques-unes de mes promenades. Lorsque j'arrivais près d'une habitation d'Arabes, il me semblait qu'ils me suivaient et m'épiaient. J'avais attribué ceci à un sentiment de défiance ou de jalousie, mais ce n'est pas là leur motif : ils craignent, quand vous êtes sur leur territoire et par cela même leur hôte, qu'il ne vous arrive quelque chose, une chute, un accident, du mal enfin, et qu'on ne les en accuse. Dès qu'ils se croient en dehors de cette responsabilité, ils ne s'occupent plus de vous. C'est cette espèce de surveillance inoffensive qui a parfois inquiété des promeneurs et leur a fait voir des projets de vol ou de meurtre qui n'existaient pas.

Vers cinq heures, nous rencontrons une douzaine d'énormes poissons, qui passent fort près du navire ; la

partie qu'ils laissent apercevoir hors de l'eau a bien quatre à cinq mètres de longueur. Ces cétacés, dont je ne puis déterminer l'espèce, doivent avoir une taille de sept à huit mètres au moins.

D'autres poissons du genre dauphin, d'un à deux mètres de long, viennent bientôt après bondir autour du paquebot, qu'ils suivent assez longtemps. J'en ai vu sortir entièrement de l'eau en s'élevant à près d'un mètre au-dessus de sa surface; rien n'était resplendissant comme leur couleur d'azur avec un reflet pourpré.

D'autres plus petits s'élèvent jusqu'à deux mètres, et ce ne sont pas des poissons volants; il faut une puissance musculaire bien extraordinaire pour faire de tels bonds, nonobstant la résistance du liquide. Ces poissons sans défense, partout poursuivis par les autres, sont des êtres fort à plaindre: ils vivent et meurent dans les convulsions de la peur, tandis que les gros, qui, en raison de leur taille, ont fort peu d'ennemis à craindre, ne bondissent que de joie. Il semble que la vue d'un navire les égaye; ils tournent, ils folâtrèrent autour et ne l'abandonnent que lorsqu'ils sont fatigués de pirouettes et de jeux. Ils font partager aux passagers le plaisir qu'ils prennent, et souvent, dans de longues traversées, les ébats des poissons ont adouci pour moi les ennuis du voyage.

Malgré la nombreuse société du pont, il n'y avait que neuf personnes au dîner des premières, y compris le capitaine et le docteur. Ce capitaine est un homme à figure franche, qui est aux petits soins pour tout le monde et charitable envers les femmes, les enfants et les passagers pauvres. Il eut bientôt l'occasion de déployer cette charité.

Le dîner était parfaitement servi. J'avais pour voisine, à droite, une dame que le mal de mer força bientôt

à quitter la table, et, à gauche, M. Gelyot, enseigne de vaisseau du *Cerbère*, bâtiment de l'État qui fait le service entre Alger et Oran. Cet officier, jeune et aimable, se faisait un grand plaisir de revoir Paris qu'il n'avait pas visité depuis bien des années. Le dîner se passa bien, et, sauf la dame, chacun fit honneur au repas.

Remonté sur le pont, je m'aperçus tout d'abord que la houle avait fait son office. Une partie des convives de la table des secondes n'avait pas pu aller au-delà de la soupe, quelques-uns même n'avaient pas eu le temps de s'asseoir. Tous les soldats étaient sur le flanc, les officiers en tête : il semblait que le mal eût frappé sur chacun en raison du grade ; les plus avancés étaient les plus entrepris. Les nausées démoralisent l'homme cent fois plus que le canon ; si les bombes lancées donnaient le mal de mer, on serait bientôt maître de la ville assiégée. Il y avait là des zouaves, des chasseurs d'Afrique, des hussards, des artilleurs, des tirailleurs de Vincennes, qu'à leur teint bronzé on reconnaissait pour des habitués de la guerre, eh bien ! tous ces braves, qui allaient le front haut au-devant des balles, étaient comme foudroyés par ce jeu d'escarpolette : pâles, défaits, étendus sur le pont, on leur eût marché sur le ventre qu'ils n'auraient pas bougé ; et chose plus étrange, ceux que la mer épargnait tremblaient de peur.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il y a, proportionnellement, plus de malades à bord des vapeurs que sur les navires à voiles. Les marins, qui n'ont navigué que sur ces derniers, se trouvent souvent pris lorsqu'ils s'embarquent sur les autres. On a indiqué contre le mal de mer presque autant de remèdes que contre la goutte, c'est-à-dire par centaines : jusqu'à présent on n'en a guéri ni préservé personne. S'étendre

horizontalement ou se serrer le ventre est ce qui semble apporter le plus de soulagement. On parle maintenant du chloroforme délayé dans beaucoup d'eau, ou bien encore de sel de cuisine bien sec renfermé dans un sachet de toile de la grandeur de la main et placé sur l'estomac. Il ne s'agit plus que de savoir si ces remèdes sont efficaces pour tous, ou bien seulement pour celui qui les préconise.

En résumé, je ne pense pas que les remèdes internes puissent ici être d'un grand effet, et pas davantage les frictions ou les applications extérieures. Je ne comprendrais de préservatif qu'un appareil suspendu qui, par son mouvement régulier, nous garantirait des secousses anormales de la mer. Cet appareil, cette balançoire si vous voulez, n'est pas d'une exécution impossible. Sans doute il ne guérirait pas tout le monde, parce qu'on ne pourrait en avoir autant que de passagers, mais il servirait à soulager les plus souffrants.

L'imagination a aussi quelque influence sur le mal de mer : la vue ou simplement le souvenir des malades suffit pour le donner. Moi qui résiste au plus gros temps, qui ne suis pas malade même quand chacun l'est, il m'est arrivé, pendant le calme et même à terre, en causant ou écrivant sur les effets du mal de mer, de me sentir très-disposé à avoir des nausées.

Le jeune d'Armandy, malgré la faiblesse apparente de sa constitution, n'était pas malade ; il avait dit qu'il ne voulait pas l'être, et il ne le fut pas.

Je retrouvai sur le pont la dame qui avait été forcée de quitter la table : l'air l'avait soulagée. Elle est de Bayonne et de la connaissance de M. l'intendant Boquet.

J'avais, dès le départ, remarqué un homme grand et maigre, annonçant par ses manières l'usage du monde, mais je n'avais pas eu occasion de causer avec lui. Il

paraissait avoir l'habitude de la mer, bien que je l'eusse entendu dire à un de ses voisins : « Si je voulais, je ferais comme les autres, mais je ne sais si vomir me ferait du bien ou du mal, je préfère me tenir comme je suis. » Pour raisonner ainsi et du plus grand sang-froid, il faut, si l'on est malade, ne pas l'être beaucoup, même ne pas l'être du tout. Je fus donc étonné de voir ce monsieur, si calme d'ordinaire, allant et venant sur le pont, regardant sous tous les bancs et faisant déranger jusqu'aux dormeurs pour savoir s'il ne s'étaient pas couchés sur ce qu'il paraissait chercher avec tant d'inquiétude.

J'avais vu quelqu'un ramasser un trousseau de clefs et demander à ses voisins s'il n'était pas à eux, je pensai que c'était cette perte qui inquiétait ce voyageur. Je le dis à celui qui avait les clefs. Il s'empressa de les lui présenter. Elles étaient bien à lui, mais il ne savait pas les avoir perdues, et c'était après quelque chose de plus important qu'il courait. En perdant ses clefs, il avait aussi perdu sa bourse, probablement en s'étendant sur un banc où je l'avais aperçu quelques heures avant, il l'y avait cherché, mais il ne l'avait pas retrouvée. Il crut qu'elle pouvait être tombée ailleurs, et nous nous empressâmes de nous joindre à lui pour explorer toutes les parties du pont.

Le capitaine, de son côté, fit faire des perquisitions. Tout fut inutile. Il y avait à bord des gens de plus d'un état et de bien des nations, il est à croire qu'il en était un qui avait besoin d'une bourse.

Celle-ci, nous le sûmes bientôt de ce voyageur lui-même, contenait tout son argent de route. Il ne connaissait personne à bord et pas davantage à Marseille, et comme il habitait au centre de la France, il allait, à son débarquement, se trouver dans un grand embarras.

Il m'était aussi complètement inconnu, mais, dans sa figure et sa tenue, tout annonçait un honnête homme. Me mettant à sa place, j'étais vraiment peiné de sa situation; je le lui dis, et j'ajoutai qu'étant du même corps (il était légionnaire) je réclamaï le droit de lui offrir le premier mes services; qu'ayant plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour terminer mon voyage, je lui proposais de partager et d'accepter ce qui lui était nécessaire pour achever le sien.

Il ne me connaissait pas plus que je ne le connaissais moi-même: il parut hésiter. Je me nommai. Alors il me dit qu'il était ancien officier de cavalerie; qu'il habitait Tours, et qu'il acceptait mon offre aussi franchement que je la lui faisais. Je dois dire qu'aus-sitôt son arrivée, il s'empressa de s'acquitter. J'ai eu, dans mes longs pèlerinages, l'occasion de tirer ainsi de peine plusieurs voyageurs ou voyageuses arrêtés faute d'un peu d'argent, et toujours, sauf une fois, j'ai été exactement remboursé de l'avance que j'avais faite.

Parmi nos passagers est le capitaine des douanes d'Alger, qui revient en France avec sa famille. Sa femme, violemment prise du mal de mer, l'est aussi de spasmes nerveux au point de faire craindre un instant pour sa vie. Le médecin du bord, M. Enault, quoique indisposé lui-même, lui donnait les soins les plus empressés. M. Enault est frère de M. Louis Enault, l'un des rédacteurs du *Constitutionnel*, et publiciste distingué.

Un jeune prêtre à barbe, comme tous ceux de l'Algérie, avait aussi offert son ministère: heureusement que le danger de mort avait promptement disparu. On affecte de rire du mal de mer, et pourtant je l'ai vu causer de très-graves accidents.

Cet abbé qui, trois ans auparavant, servait encore dans l'armée, avait, sans toutefois sortir des convenances,

autant l'air d'un zouave que d'un prêtre, et, mieux que les autres, il tenait bon contre les nausées.

Le temps, qui avait paru se gâter, se soutient. Au coucher du soleil, le vent est moins fort et l'on compte sur une nuit tranquille, si l'on peut compter sur le calme aux approches du golfe de Lyon, qui, chez nos marins, a la réputation du cap des Tourmentes.

Quand il ne resta plus de causeurs sur le pont, je rentrai chez moi; et bercé par la vague dans une bonne cabine, sans puces ni moustiques, je dormis plus paisiblement que je ne l'avais fait depuis longtemps.



CHAPITRE XLVIII.

Suite de la traversée d'Afrique.— La bourrasque.— Entrée à Marseille.

Quand je m'éveillai, la lune brillait d'un côté et le soleil se levait de l'autre : c'était un admirable spectacle.

Nous apercevons une terre, dont nous approchons jusqu'à deux kilomètres; on distingue les arbres, les champs, les maisons : c'est Majorque. Un peu plus tard, nous voyons Minorque. Le temps est clair, mais le mistral recommence et avec lui la houle.

A bord du *San-Antonio*, ma bête noire était le chien du bord; ici c'est une femme, une mégère provençale, au teint bis, aux yeux hardis, à la bouche dédaigneuse, au nez de chouette, à la mise délabrée. Je n'ai jamais vu de femme plus désagréable; elle voyage seule, et, quoiqu'elle soit des troisièmes, elle est venue s'installer aux premières. Si elle fût restée tranquille, on n'aurait pas fait attention à elle; mais, sous prétexte qu'elle est malade, elle change continuellement de place,

et si vous laissez traîner un vêtement, elle s'en empare pour en faire un oreiller ou un tapis. Venez-vous le réclamer, elle vous accueille par quelque phrase comme celle-ci : « C'est bien là le riche ! » ou « Voilà pourtant comme on traite une femme malade ! » Voit-elle un banc libre, elle quitte sa place, s'empare du banc, s'y couche de son long ; s'il reste un coin vide, elle le couvre de tout ce qui lui tombe sous la main, puis, sous prétexte que le banc entier est retenu, refuse obstinément d'y laisser asseoir qui que ce soit. Lui en abandonne-t-on la jouissance, alors ce n'est plus celui-là qui lui convient ; si vous vous levez un seul instant, c'est à votre place où vous la trouvez.

Elle en fit tant, qu'on la renvoya aux troisièmes ; mais, une demi-heure après, elle était revenue aux premières, où elle recommençait à tourmenter tout le monde. Vingt fois elle en fut expulsée, vingt fois elle y revint et, en définitive, elle y resta. Elle tenait tête au capitaine, au second, aux matelots, et traitait tous les passagers civils ou militaires comme des valets. Je l'ai vue donner son chapeau gras à tenir à un officier de zouaves, qui éclata de rire et qui le prit en homme d'esprit qu'il était. S'il eût hésité, elle lui eût fait une scène et il en eût eu le ridicule. Cette femme, déjà âgée, sortait évidemment de la lie du peuple ; elle devait être d'une grande ville, de Marseille probablement, elle en avait l'accent, les manières et la figure. J'aurais donné beaucoup pour savoir son histoire, car ce n'est qu'après bien des vicissitudes qu'elle a pu arriver à cette invincible fermeté de caractère et à cette prétention à la domination universelle, car ce n'est rien moins qu'à cela qu'elle aspirait à bord : une impératrice n'eût pas été plus exigeante.

Il y a peu de monde au déjeuner ; j'y vois seulement

le capitaine, le docteur, un autre docteur appartenant aussi à la marine, M. Gelyot l'enseigne de vaisseau, un colon d'Oran, un négociant d'Alger, M. de Lescanne, le jeune d'Armandy et moi, plus un personnage que nous n'avions pas vu jusqu'alors et que le capitaine regardait de travers. Cependant il ne dit rien et laisse l'individu manger de bon appétit et boire très-sec. J'étais resté à lire le journal quand, en remontant sur le pont, j'entends le capitaine chapitrer vertement cet intrus qui, n'ayant payé qu'une place de troisième, était venu, sans invitation, s'installer à la table des premières. Il s'excusait assez maladroitement en prétextant son ignorance des usages. Je crois qu'il les connaissait mieux qu'il ne le disait, mais il avait calculé qu'on ne lui reprendrait pas le déjeuner qu'il aurait mangé. Si le capitaine n'avait pas fait attention à lui, nous l'aurions bien certainement vu reparaitre au dîner. Il est en France une classe de gens ne doutant de rien et qui affronteraient Dieu lui-même : presque tous appartiennent aux départements du midi.

Aux diverses castes que l'on rencontre dans les rues d'Alger, il faut en ajouter une sur laquelle M. de Lescanne me donne des détails : ce sont les Biskris, ou les naturels de Biskara et des environs. On pourrait les nommer les Auvergnats de l'Algérie ; ils viennent à Alger comme ceux-ci à Paris, pour y exercer les fonctions de commissionnaires, de portefaix. Les plus jeunes sont ces décrotteurs qu'on rencontre partout, qui, quelque temps qu'il fasse, veulent vous décrotter quand même. C'est une race belle et forte, et ces enfants bruns à tête rasée, dont j'admire la bonne constitution, en sont presque tous.

Une partie des filles publiques ou des femmes entretenues sont bien, comme je l'ai dit, des Bédouines ou

des Kabyles qui n'exercent cet état que momentanément; dès qu'elles ont quelqu'argent, elles retournent dans leurs familles: elles n'y sont pas plus mal reçues. Les femmes maures, au contraire, dès qu'elles ont adopté cette industrie, ne la quittent que lorsque le défaut de clients les y oblige.

L'infatigable annotateur, qui n'avait pas cessé d'écrire la veille, a repris son cahier et son crayon. Ses idées abondent plus que jamais; il ne s'arrête même plus pour réfléchir, seulement il se retourne de temps en temps vers la mer pour payer son tribut, puis il continue avec plus d'entrain que jamais. Voilà certainement le plus intrépide écrivain que j'aie rencontré, et quelque soit le sujet dont il s'occupe, poème, histoire, mémoire ou compte-rendu, c'est le premier ouvrage qu'on aura écrit avec des nausées.

Ce n'est pas le seul homme de lettres que nous ayons à bord. Le baron Papion du Château, qui vient de voir son fils à Alger, me lit des fragments fort remarquables de sa traduction des *Satires de Juvénal*, dont une partie a été publiée.

M. du Château est beau-frère de l'amiral Gallois, que j'ai connu autrefois à Brest. On voit que nous avons à bord tous les éléments d'une bonne causerie, et qu'on y aurait pu passer agréablement le temps sans cette abominable houle qui a mis sur le flanc les dix-neuf vingtièmes des passagers et qui ennuie fort les autres, ayant à se préserver à la fois des coups de mer et des haut-le-corps de leurs voisins. Ce n'est pas tout-à-fait la faute des estomacs: notre paquebot est connu pour ses qualités purgatives. Le navire est bon, il marche bien, mais il a une machine trop forte pour son tonnage, ce qui le fait sauter à tout propos, comme ces individus à tête volcanique où il y a plus de feu que

de cervelle, et qui sont toujours au moment de faire explosion. Aussi n'étions-nous sur le pont qu'une demi-douzaine de passagers non malades. M. Gelyot n'avait pas de nausées, mais il souffrait. Il me dit que, bien qu'il naviguât depuis quinze ans, il n'avait pu encore s'affranchir complètement de cette cruelle indisposition. Il connaît beaucoup M. Lejeune, officier de mon département, qui, de capitaine au long-cours, est devenu en peu d'années, par sa bravoure et sa capacité, capitaine de frégate et officier de la Légion d'honneur.

Nous apprenons, en ce moment, par M. Enault, une triste nouvelle : un enfant de huit à dix ans est mourant et il doute beaucoup qu'il puisse vivre jusqu'à l'arrivée à Marseille. Une mort à bord, quand elle n'est pas le résultat d'un accident fortuit, entraîne une quarantaine. On peut juger de la mine que faisaient les nombreux passagers, moi compris. Depuis ma réclusion d'Alicante, je ne pouvais, sans frémir, entendre le mot *quarantaine*.

Le vent augmente encore et le temps devient menaçant ; on craint une mauvaise nuit ; l'avant est couvert d'eau. Dès ce moment, la consigne est levée : il n'y a plus de distinction de rang. Le capitaine fait passer à l'arrière, c'est-à-dire à la première classe, toutes les femmes et tous les enfants ; il les place lui-même. Les hommes sont ensuite réunis à leur famille. On met dans les chambres les plus malades ou ceux qui veulent y entrer ; on distribue des couvertes à ceux qui restent sur le pont.

C'est dans cette distribution que je vois notre chipie marseillaise s'emparer pour elle seule de cinq de ces couvertes. A mesure qu'elle en recevait une, elle la cachait pour en avoir une autre. Une femme qui n'en avait pas en réclame une : elle la lui refuse. Celle-ci

essaie de la lui prendre, mais le mal de mer lui en ôte la force. Bientôt l'indignation lui fait dompter sa douleur : elle menace l'accapareuse du poing et, chaque fois qu'une nausée le lui permet, elle lui lance une injure. La première veut lui répondre, quand le mal aussi la surprend; ses haut-le-corps sont tels qu'on croirait que sa poitrine va se rompre. Elle n'en retient pas moins ses cinq couvertes; mais, dans un moment où elle se baisse, l'autre lui en arrache une, et puis, foudroyée par le mal, elle tombe sur le pont enveloppée dans son trophée.

Il restait à la Marseillaise quatre couvertes, c'était la part de quatre, elle n'en recommença pas moins à se lamenter sur la manière dont on dépouillait une pauvre malade. Une jeune femme était étendue à côté, elle était presque nue ainsi que son enfant; elle n'avait pas de couverture et veut l'abriter sous une de celles de sa voisine. Cette méchante femme s'y oppose et menace de la frapper. Nous prenons le parti de la mère. L'autre ne tient compte de nos remontrances et veut la forcer à s'éloigner. Alors on avertit le capitaine. Il vient; il ordonne qu'on ôte trois couvertes à cette femme, qu'on en donne une à la mère et l'autre à l'enfant. Croiriez-vous que cette furie résiste à l'ordre du chef; elle s'étend sur les couvertes en poussant des cris et ne veut pas les lâcher. On appelle deux matelots : ses cris redoublent, elle les traite de brigands, d'assassins, et menace de les dénoncer à l'arrivée à Marseille. Ils haussent les épaules et exécutent leur consigne, et ils le font aussi doucement qu'ils le peuvent. Elle ne nous en prend pas moins à témoins qu'ils l'ont abymée de coups, puis qu'ils ont essayé de l'étrangler : et là-dessus elle fait la morte. Cela ne dure pas longtemps : à peine sont-ils partis, qu'elle ressuscite pour agonir d'injures la pauvre mère, en disant que c'est elle qui l'a fait massacrer. Dans le

paroxisme de la fureur, elle se lève, se rue dessus et la bat ; si nous n'avions pas été là pour la protéger, elle lui reprenait les deux couvertes.

Un terrible coup de mer, qui aurait pu emporter une partie de l'avant, mais qui, grâce à Dieu, ne causa qu'une avarie sans importance, vint détourner notre attention de ces querelles de ménage. Alors je vis des vagues qui valaient celles qui faisaient si bien danser le *San-Antonio*, mais j'étais ici sur un bon navire et je ne m'en inquiétais pas. Cependant le capitaine m'a dit, en arrivant à Marseille, qu'en cet instant il avait eu des inquiétudes sérieuses : le temps tournait à la bourrasque.

Cette année, j'avais vraiment du guignon en navigation, je ne pouvais plus poser le pied sur un navire que la tempête ne m'y suivît. Les soins paternels que le commandant met à loger tout le monde, en commençant par les plus faibles et les plus pauvres, me rappelaient le capitaine Rodriguez emballant dans un trou de sa cabine le chien, le chat et le mousse, qui se laissaient faire sans mot dire : ils savaient que c'était pour leur bien. Ici, tous les passagers n'ont ni la même conviction ni la même impassibilité ; il y en a qui sont prêts à taxer de tyrannie ce qu'on fait pour les empêcher de se noyer ; il fallut presque employer la force pour les arracher de la place qu'ils avaient choisie, où ils risquaient d'être emportés par la mer. Le Français est raisonneur, même en face de la mort, et il se prendrait aux cheveux avec elle si elle en avait.

Ces arrangements terminés, il ne règne plus sur le pont d'autre trouble que celui des estomacs dont on entend les efforts convulsifs, quand, par intervalle, le vent cesse de hurler et la mer de tonner. Ce trio, vent, mer, feu ou machine, qui rugissent à l'envi, a quelque

chose d'inferral, et ces sons doivent ressembler fort à ceux qu'on entend dans le séjour des damnés.

Au dîner il y eut moins de monde encore qu'au déjeuner; bientôt j'y restai seul avec le capitaine et le médecin d'Alger, et encore mangeai-je du bout des lèvres. Le roulis était si fort, que la tempête semblait avoir gagné mon assiette à soupe; le bouillon y avait ses vagues et ses brisants; j'y renonçai, craignant qu'un coup de tangage ne me l'envoyât sur les genoux. Le sacrifice était petit; sans être malade jusqu'à en avoir des nausées, je me sentais le cœur affadi. Je crois qu'avec de pareils temps, c'est-à-dire lorsqu'il faut combattre le vent par la vapeur, il n'est personne, pas même parmi les plus anciens marins, qui se trouve dans son assiette ordinaire.

Comme le pont n'était guère tenable pour ceux qui n'aiment pas à être mouillés, je me couchai de bonne heure. Le bruit qui sortait des cabines n'était pas plus agréable que celui du pont: on n'entendait que lamentations et haut-le-corps. Cependant je finis, malgré l'effroyable vacarme des éléments déchaînés, par m'endormir, et je ne m'éveillai qu'au jour.

Avant six heures, j'étais sur pieds: la mer était moins grosse et le ciel était pur. Comme la veille, le soleil se levait d'un côté et la lune brillait de l'autre; déjà le pont était débarrassé en partie, il y avait moins de malades, et beaucoup avaient fini par s'endormir. Dans ce nombre était la femme aux cinq couvertes. Je la regardai; c'était la première fois que j'aperçevais cette figure dans son état de calme ou n'étant plus agitée par la nausée, la colère ou l'envie. Cette femme avait dû être belle, mais à certain plissement du front que le sommeil n'avait pu faire disparaître, on soupçonnait que jamais elle n'avait pu être bonne. Je ne sais pourquoi, cette

face m'a toujours poursuivi depuis, et dans ce moment même il me semble voir ses yeux noirs et sinistres fouiller dans mes entrailles. Elle personnifiait pour moi cette Provence féroce que j'ai vue en 1815 se baignant dans le sang.

Rien de plus charmant que la Provençale quand elle n'est pas surexcitée par un fanatisme quelconque; mais si sa tête se monte, si la rage de sang s'empare d'elle, c'est une bête fauve. Remarquez bien qu'elle n'est jamais ainsi dans la vie privée et pour des intérêts qui lui sont personnels, ce n'est qu'en temps de révolution et lors des troubles politiques ou religieux que cette incroyable frénésie la saisit. L'histoire des insurrections du midi et du rôle que les femmes y ont joué reste à faire, et c'est là que le vrai pourrait bien ne pas paraître vraisemblable: ce sont elles qui ont fait tuer Brune à Avignon, et, si on les avait laissé faire, elles l'auraient mangé.

A sept heures, nous apercevons la terre de France. Il n'y avait pas longtemps que je l'avais quittée, et pourtant je la salue comme une vieille amie.

Je reconnais la côte de Cassis, de la Ciotat et ce développement du littoral qui conduit à Toulon; à notre gauche, sont Arenc et le Château-Vert. Combien de fois n'ai-je point parcouru ces rivages? J'étais enfant quand je les abordai pour la première fois. Dix ans après je les revis: c'était dans cette année néfaste, 1815. L'Anglais occupait Marseille, un régiment anglo-sicilien tenait la campagne, mais les sicaires régnaient partout. Avignon, Nîmes, Marseille, tremblaient aux seuls noms de Truphemy, de Trestailon et de leurs janissaires: là, ils dominaient à la fois la France et l'Angleterre. Je n'avance rien de trop. J'ai vu ces bandes huer et siffler un régiment anglais rangé en bataille, et, s'il eût fait la

moindre démonstration hostile, il était écharpé. Or, elles avaient été chercher ces mêmes soldats en rade et ils étaient entrés à Marseille sous des arceaux de fleurs. Deux mois plus tard, ils étaient reconduits à leurs vaisseaux à coups de pierre. C'est une terrible association que celle des portefaix du midi. Ces gens-là ont leurs jours de sang, il faut qu'ils s'accomplissent. Heureusement qu'ils ne se renouvellent qu'à des périodes assez éloignées. On dit, qu'en dehors des révolutions et d'une surexcitation politique ou religieuse, ils ne sont pas méchants.

Nous dépassons le château d'If. Voici l'antique *Massilia* avec son auréole de bastides; c'est une vue magnifique, mais non pas plus riche que celle d'Alger, car ici il nous manque l'Atlas.

Nous entrons dans le port de la Joliette, création du dernier règne, et nouvelle pour moi. Là, nous prenons rang au milieu d'une flotte de navires à vapeur.

C'est encore la femme aux couvertes qui se présente la première à l'échelle et qui prétend descendre avant même que la commission sanitaire ait accordé la libre-pratique. La décision à intervenir inquiétait tout le monde. Grâce à Dieu, l'enfant malade n'était pas mort, et notre débarquement fut autorisé.

Nous vîmes alors ceux qui attendaient un parent ou un ami se précipiter dans les embarcations pour venir à bord. Le premier qui y arriva fut le général d'Armandy, que son fils m'avait montré à terre et à qui il me nomma. Le général vint aussitôt à moi comme à une ancienne connaissance, mais il s'arrêta: il m'avait pris pour mon frère qu'il avait connu en Corse. Je lui fis compliment sur la conduite de son fils, qui avait bravement supporté le mal de mer et ne s'était pas troublé devant la tempête.

Parmi les nombreux bagages, on eut assez de peine

à retrouver le mien, et quand je voulus gagner le quai il ne restait plus qu'un canot où étaient un homme, une femme et un enfant misérablement vêtus. La femme tenait sur elle un paquet assez fort; tous les passagers, je l'avais remarqué, avaient évité d'entrer dans ce canot: je l'attribuais à l'état de délabrement de cette famille. Je ne m'arrêtai pas à cette considération, j'y fis déposer mes hardes et j'y descendis moi-même. En attendant qu'on partît, je causai avec l'homme. Il était Français, il n'avait pas fait fortune en Algérie. Je lui demandai s'il avait beaucoup d'enfants. Il me répondit qu'il en avait deux. N'en voyant qu'un d'environ quatre ans, je voulus savoir quel âge avait l'autre. Neuf ans, me dit-il, et aussitôt la femme écarta un vieux châle qui couvrait le paquet placé sur ses genoux: c'était l'enfant de neuf ans, celui-là même dont la mort pouvait nous faire mettre en quarantaine. Je n'ai rien vu de plus triste; c'était un squelette vivant, une peau collée sur des os. A peine devait-il peser quelques kilos, car sa mère, petite et débile, le soulevait comme elle l'eût fait d'un nourrisson. A un râlement presque insensible, on reconnaissait qu'il était dans la dernière période de l'agonie et qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. Néanmoins, je recommandai aux parents de le conduire sans retard à l'hospice, et dès que nous fûmes à terre j'appelai un fiacre; j'y plaçai toute la famille, je payai le cocher, et il partit pour la destination indiquée. L'enfant y arriva-t-il vivant? C'est ce que je n'ai pas su.

